Arnfred, S. (ed.). — *Re-thinking Sexualities in Africa*

Uppsala, The Nordic Africa Institute, 2004, 276 p., bibl., ill., ports.

Joël Noret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6068>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.6068

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 633-635

ISBN : 978-2-7132-2123-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Joël Noret, « Arnfred, S. (ed.). — *Re-thinking Sexualities in Africa* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6068> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6068>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Arnfred, S. (ed.). — *Re-thinking Sexualities in Africa*

Uppsala, The Nordic Africa Institute, 2004, 276 p., bibl., ill., ports.

Joël Noret

- 1 Les études sur la question du genre se sont aujourd'hui abondamment multipliées, sur le terrain africain comme ailleurs, et c'est dans ce contexte que ce volume, produit à l'initiative de chercheurs(es) du *Nordic Africa Institute*, entend « repenser la sexualité en Afrique ». Ce sont toutefois des outils classiques des sciences sociales contemporaines qui sont ici mis en œuvre, les auteurs s'inscrivant assez résolument dans une perspective constructiviste et s'interrogeant, dans une lutte des classements explicites, sur la pertinence de certains concepts pour en proposer d'autres, dans des contributions d'assez inégales qualités. L'ouvrage est divisé en trois parties aux titres relativement clairs : « Under Western Eyes », « Problems of Pleasure and Desire » et « Female Agency ».
- 2 L'introduction (de Signe Arnfred) s'attache surtout à revenir sur les limites de certains stéréotypes, comme l'inexistence de relations homosexuelles en Afrique subsaharienne, ou ce qui serait la subordination univoque des femmes africaines, avec cependant une tendance marquée à généraliser (trop ?) rapidement certaines études de cas et à renvoyer l'essentiel de ce qui est de l'ordre du contrôle social de la sexualité au christianisme et à la colonisation. Elle annonce aussi la critique, présente dans différentes contributions, de diverses catégories du discours féministe (comme l'approche « gender and development », ou des expressions comme « harmful traditional practice »), considérées ici comme des catégories politiques occidentales ayant des effets d'imposition de problématique. Mais la diversité des contributions justifie qu'on les évoque rapidement de façon séparée.
- 3 Ouvrant la première partie, Heike Becker montre bien les évolutions qu'ont connues certaines cérémonies d'initiation féminines du Nord de la Namibie, qui conditionnaient autrefois l'accès au statut de femme en droit de procréer, depuis le déclin de ces rites collectifs à partir de la période coloniale et de la christianisation, jusqu'à leur réactivation patrimoniale contemporaine, dans un autre contexte et par rapport à

d'autres enjeux, comme celui d'une lutte (politiquement orientée) contre le VIH faisant reposer la responsabilité du freinage de l'épidémie sur les jeunes filles. Signe Arnfred propose ensuite une critique détaillée de la thèse de la « sexualité africaine », sexualité qui s'opposerait à une « sexualité eurasiennne », telle qu'elle a été formulée par J. et P. Caldwell et P. Quiggin. La critique est bien argumentée et convaincante. Elle insiste fort à propos sur le simplisme et les raccourcis d'une thèse comme celle de la spécificité d'une sexualité africaine, pour rendre aux sexualités africaines leur complexité : on regrettera seulement que l'auteur prête alors peu d'attention aux contextes de domination sociale et économique masculine dans lesquels se déploient certaines logiques sexuelles présentes en Afrique.

- 4 Dans une contribution rendant compte d'une enquête menée en Casamance, Liselott Dellenborg montre bien les conflits entourant la pratique de l'excision : considérée comme élevant le statut des jeunes filles par les vieilles femmes, elle est jugée disqualifiante pour la région et pour l'ethnie (les Jola) par la majorité des hommes. À partir d'une étude menée en Afrique du Sud, c'est ensuite sur la domination sociale et économique masculine que reviennent Katarina Jungar et Elina Oinas en montrant comment les stratégies de prévention du VIH axées sur la circoncision ignorent ou occultent la place des femmes et la question des rapports (de pouvoir) entre les genres. Enfin, pour clore la première partie de l'ouvrage, Akosua A. Ampofo s'interroge sur le concept de « besoin non satisfait » utilisé dans les grandes enquêtes démographiques pour évoquer les manques de la planification familiale dans le contexte africain, et montre que le concept néglige non seulement l'importance sociale de la fécondité en Afrique subsaharienne, mais ignore aussi les désaccords qui peuvent exister au sein des couples à propos du nombre d'enfants, et donc les conflits sociaux (et de genre) qui peuvent entourer un taux de natalité élevé.
- 5 Ouvrant la deuxième partie de l'ouvrage, Kopano Ratele montre ensuite (une fois de plus ?) la prénance et la naturalisation des catégories raciales en Afrique du Sud, y compris dans les rapports de genre, et ce dans une perspective résolument engagée politiquement et dénonciatrice poussant parfois la critique un peu loin, en particulier lorsque l'auteur évoque l'apartheid comme une « idéologie masculine » à l'égal de « la pensée cartésienne » (p. 149, *sic*), et l'hétérosexualité comme « une sorte de contrôle que les membres du sexe masculin ont sur les corps féminins » (p. 149, *re-sic*). Mumbi Machera évoque ensuite les connotations négatives associées au vagin dans plusieurs sociétés africaines et les résistances à considérer l'homosexualité autrement que comme un phénomène pathologique qu'elle rencontre chez ses étudiants. Ici aussi, le propos est principalement dénonciateur et tient davantage du manifeste politique que de l'analyse sociologique. Il n'échappe pas non plus à certaines platitudes. Pour ne prendre qu'un seul exemple : « La croyance que l'hétérosexualité est la seule forme naturelle d'expression sexuelle est enracinée dans un cadre culturel qui définit l'hétérosexualité comme obligatoire et l'homosexualité comme déviante et pathologique » (p. 163). Assitan Diallo montre bien, dans la contribution suivante, les paradoxes et les ambiguïtés qui entourent la socialisation de la sexualité féminine au Mali. Certaines pratiques « traditionnelles » comme l'excision visent notamment à la brider (ce que certaines de ses plus ardentes défenseuses, de vieilles femmes, voient comme un contrôle qu'elles donnent aux femmes sur elles-mêmes, en plus d'une marque de statut fondamentale à leurs yeux), mais le plaisir féminin est, à d'autres

moments, reconnu comme un véritable droit. La contribution rend adroitement compte de la complexité du champ de la sexualité.

- 6 Dans une contribution de très bonne tenue qui ouvre la troisième partie de l'ouvrage, et à partir d'une étude menée au Botswana, Jo Helle-Valle invite ensuite, dans une logique d'inspiration goffmanienne, à envisager plutôt « les moments et leurs hommes », pour reprendre une célèbre formule du sociologue canadien, que des acteurs aux dispositions transférables en tous contextes. Il critique ainsi de façon originale la thèse de l'existence d'une « sexualité africaine » spécifique. Il montre comment hommes et femmes sont partagés entre rôles sociaux (épouse et maîtresse, par exemple) et comment ce sont là potentiellement différentes façons d'envisager les relations sexuelles. Enfin, il insiste également sur les différences de statut social entre femmes (et entre hommes), qui font que la seule approche de la question de la sexualité à partir de la question du genre ne peut suffire aux études soucieuses de la complexité de leur objet. Liv Haram montre ensuite la préoccupation de certaines femmes *meru* (en Tanzanie) pour l'indépendance dans la conduite de leurs vies, et les stratégies que celles-ci mettent en œuvre pour parvenir à échapper au contrôle trop exclusif d'un mari. Mais elle insiste aussi, à juste titre, sur les contraintes qui pèsent sur ces femmes, qui cherchent malgré tout souvent le patronage d'un homme pour des raisons de respectabilité sociale et de support économique.
- 7 Dans l'avant-dernière contribution, Margrethe Silberschmidt montre comment le pouvoir des hommes s'est au moins partiellement affaibli dans les dernières décennies en Afrique de l'Est, tant dans le Kenya rural qu'à Dar-es-Salaam. L'analyse est cependant peu étayée empiriquement sur certains points, et n'échappe pas, elle non plus, à certaines platitudes sociologiques, notamment lorsque l'auteur annonce comme une conclusion de sa recherche : « La sexualité et le comportement sexuel ne prennent pas place dans le vide mais dans des contextes sociaux (en changement) où les hommes et les femmes sont soumis à des rôles de genre prescrits, à des normes, des valeurs et des attentes » (p. 245). Ou encore lorsqu'elle annonce un peu plus loin que la lutte contre le VIH devrait dès lors « être basée sur une compréhension du contexte social et culturel dans lequel la sexualité prend place » (p. 246). De tels énoncés de vulgarisation ne devraient peut-être pas trouver leur place dans les conclusions d'une contribution à ce qui se veut un ouvrage de recherche. Enfin, Mary Kolawole clôt l'ouvrage par un plaidoyer pour la fin des « injustices de genre » découlant de « croyances socioculturelles » (pp. 262-263), plaidoyer qui tient, une fois encore, bien plus du manifeste politique personnel que de l'analyse sociologique.
- 8 D'une manière générale, l'ouvrage rassemble donc différentes approches, d'inégales qualités, qui ne sont certainement pas toutes également utiles pour « repenser la sexualité en Afrique » mais qui offrent peut-être un bon panorama des études de genre sur le terrain africain, à la fois dans ce qu'elles peuvent avoir de novateur et d'intéressant, mais aussi de répétitif et de décevant.